

Devines-tu notre air, si parfumé, si pur,
 Souffle qui fait glisser tant de barques joyeuses ?
 Aperçois-tu, dis-moi, le superbe palais
 Dont tu serais l'unique et grande souveraine ?
 — Non ! non ! je ne vois rien ! et je n'ai vu jamais,
 Prince, que votre amour !

— Ma généreuse Hélène,

Un mot, encore un mot, au nom de cet amour
 Qui peut seul t'attendrir ! fais-moi le sacrifice
 De ta foi !...

— Mon ami, jusqu'à mon dernier jour,
 Je souffrirai pour vous !... Ah ! que Dieu le bénisse,
 Ce tendre sentiment que je ne puis nier !
 Il me prend tout le cœur, et j'en mourrai sans doute !
 Mais je reste chrétienne ! Adieu, cher prisonnier !...

— Adieu, mon doux amour !... Que Mahomet m'écoute ! .

— Non ! non ! que Dieu m'entende !..

Et le prince partit,
 Se retournant, hélas ! pour jeter, — tendre gage ! —
 Un baiser, — le premier ! — Ce baiser retentit,
 Au fond d'un noble cœur broyé dès son bel âge.

V.

Sous le balcon passaient, — contraste douloureux ! —
 Un gars bien résolu, puis une jeune fille,
 Eglantine des bois, rougissante et gentille,
 Causant, causant tout bas avec son amoureux.
 Lui, répétait tout haut : — *Allons, cette semaine,*
Nous serons donc unis, ma brune et belle enfant !
Ce cri de fiancé s'élança vers Hélène,
Impitoyable et vrai, cruel et triomphant !

— Sais-tu bien, mon trésor, chère petite Jeanne,
 Que, pour toi, j'ai quitté le bon Dieu de *chez nous* !